

Sublet de Noyers : la disgrâce d'un ministre au XVII^e siècle. Une zone d'ombre de l'histoire, une zone grise de la société

CAMILLE LE FAUCONNIER-RIPOLL
(EHESS-École des Chartes)

La période qui sépare la mort de Richelieu (en décembre 1642) et celle de Louis XIII (mai 1643), est un moment de transition politique important lisible dans une série de remaniements, d'ascension de nouvelles figures et de disgrâces. L'histoire des individus croise alors la grande Histoire. Parmi ces événements peu perceptibles, la disgrâce de Sublet de Noyers, secrétaire d'État de la guerre depuis 1636, « âme damnée » de Richelieu, permet d'éclairer la lanterne de l'historien. Cette affaire de disgrâce, chose habituelle dans le paysage politique, serait banale si elle ne révélait pas un changement politique voulu par Louis XIII. La preuve en est qu'à la différence d'autres disgraciés célèbres, Sublet de Noyers n'a jamais réussi à revenir en grâce, malgré tous ses efforts. La fin de sa vie permet aussi d'étudier une frange de la société, celle des disgraciés.

Deux questions sous-tendent ainsi cet exposé : d'abord, il faut revenir sur les faits, et chercher à connaître, par l'étude de la chronologie, le sens des événements et l'attitude de Sublet de Noyers face à ses vicissitudes politiques. Il faut ensuite se poser la question de ce que représente la disgrâce : est-ce seulement une question d'éloignement de la Cour ? Les contours de la disgrâce ne sont-ils pas plus complexes ?

Les causes d'une disgrâce politique (décembre 1642-10 avril 1643).

François Sublet de Noyers est né en 1589. Fils de Jean Sublet, maître des comptes, personnage hautement dévot et attaché au service du roi qui l'a anobli en 1574, il est aussi le neveu de Jean Bochart, surintendant des finances, qui l'emploie comme commis et le fait entrer dans les bonnes grâces de Richelieu. Intendant des finances puis des armées, il se fait remarquer par ses capacités et ses talents d'organisation. Après la disgrâce d'Abel Servien en 1636, il est

nommé secrétaire d'État de la guerre. Il est alors relativement âgé mais considéré comme expérimenté, et jouit de la faveur du roi et du cardinal dont il est la créature¹. D'autres honneurs suivent sa nomination : il devient surintendant des Bâtiments du roi, et est fait baron de Dangu. La mort du cardinal de Richelieu, à qui il est particulièrement attaché, pose le problème de l'héritage politique du cardinal.

Le 4 décembre 1642, Richelieu meurt. S'ensuit une série de retours en grâces des « victimes du cardinal » : Gaston d'Orléans, Bassompierre, Vitry, Saint-Cyran... Cependant, Louis XIII mène, selon l'expression de Françoise Hildesheimer à qui l'on doit l'étude la plus récente sur la période, une « seconde journée des Dupes »². Le roi confirme d'abord sa volonté de poursuivre dans la lignée politique de Richelieu. Dans ce contexte, il conserve à son service les créatures du cardinal : le secrétaire d'État des Affaires étrangères Chavigny, le chancelier Séguier, Sublet et Mazarin. Puis ce dernier monte très vite dans l'estime du roi, tandis que Louis XIII semble, dans le courant des mois de février et de mars 1643, envisager la liquidation progressive de l'héritage politique du cardinal en faisant sciemment le jeu de Mazarin³. La carrière de Sublet s'en ressent très vite.

À la fin du mois de février 1643, l'état du roi se dégrade et, pour une raison mal connue, l'on sait alors que ses jours sont comptés. La succession du roi s'organise. Au même moment, le duc d'Enghien est confirmé au Conseil comme général en chef de l'armée de Flandres, appuyé notamment par Sublet, qui semble alors au faîte de son influence. En effet, à ce moment, sa familiarité avec le roi est au plus fort. Les contemporains, comme Nicolas Goulas, soulignent qu'en une journée, celle de la mort de Richelieu, Sublet est passé de l'état de créature à celui de successeur potentiel du cardinal dans la place de principal ministre. Tallemant explique que l'« on grattait déjà à sa porte comme à celle du cardinal »⁴, tandis que Gui Patin estime qu'« il meditoit de chasser les autres ministres et de gouverner le roi à lui tout seul ». Le roi veut l'associer à toutes les décisions politiques, fait ses dévotions avec lui, l'appelle affectueusement « le petit bonhomme ». Les deux hommes s'échangent divers cadeaux et semblent s'entendre parfaitement.

¹ Selon la définition qu'en donne O. Ranum, *Les créatures de Richelieu, secrétaires d'État et surintendants des finances, 1635-1642* (Paris : Pedone, 1966). Plus généralement, sur la vie de François Sublet de Noyers et sur son entourage, je me permets de renvoyer à C. Le Fauconnier, *François Sublet de Noyers (1589-1645), Ad maiorem Dei et Regis gloriam*, Thèse pour le diplôme d'archiviste-paléographe, 2007.

² F. Hildesheimer, *La double mort du roi Louis XIII* (Paris : Flammarion, 2007).

³ F. Hildesheimer, *La double mort du roi Louis XIII*, p. 162.

⁴ G. Tallemant des Réaux, *Historiettes*, t. 2 (Paris : Gallimard, coll. « La Pléiade », 1970), p. 352.

Pourtant, cet état de grâce ne dure pas. Le 27 février 1643, Louis XIII fait sa dernière sortie. Le 19 mars, sa confession générale est entendue par le père Dinet. Le 23 mars son état semble s'améliorer mais le 3 avril, c'est la dernière promenade royale dans la galerie. Le 9 avril, le roi fait sa communion pascalle. Le lendemain 10 avril, Sublet est disgracié. Le roi meurt à peine plus d'un mois après.

Selon les sources, la disgrâce de Sublet trouve son origine dans un conflit personnel et ponctuel avec le roi. Selon La Châtre⁵, Sublet s'accommode mal d'un monarque dont le tempérament dépressif aboutit à des crises d'autorité fréquentes. Selon Olivier Le Febvre d'Ormesson, l'affaire est plus précise : le roi aurait en effet demandé des comptes à Sublet, sur la gestion qu'il fait des sommes énormes (trente millions de livres) qui sont attribuées au département de la guerre chaque année⁶. En clair : on le soupçonne de détourner des fonds. Or, Sublet jouit d'une réputation d'honnêteté que même Tallemant des Réaux confirme. Vivement affecté par la défiance du roi, et poussé à la faute par Mazarin, Sublet emploie la même tactique que son défunt protecteur, à savoir le « chantage à la démission ». Démission qui, contre toute attente, est acceptée : « le dévot secrétaire d'État a surestimé sa capacité à tirer les fils d'intrigues chaque jours plus complexes »⁷.

Plus généralement, Sublet est victime des jeux d'alliances qui suivent l'éclatement du groupe des créatures de Richelieu après sa mort. Chavigny, Mazarin et Séguier nouent des intrigues pour se débarrasser les uns des autres. C'est Mazarin qui sort vainqueur de ces luttes politiques. En outre, Sublet s'est, au début de l'année 1643, rapproché d'Anne d'Autriche, qui porte les espoirs des dévots, et qui sera sous peu régente. Sublet, protecteur des jésuites, que Gui Patin appelle « le grand fauteur des loyolistes »⁸, s'est naturellement tourné vers elle, ce qui constitue une maladresse vis-à-vis du Roi.

La disgrâce de Sublet résulte d'un faisceau d'éléments qui s'ajoutent à la volonté du roi de se débarrasser des cadres politiques liés au souvenir de Richelieu. Ainsi, Sublet s'était dès le mois de janvier 1643 opposé au retour des exilés victimes des rigueurs du cardinal. Il a également, après avoir poussé le duc d'Enghien au premier rang du commandement de l'armée de Flandre, tenté à plusieurs reprises de faire entrer le maréchal de La Meilleraie au Conseil du roi, comme pour accroître le poids des vrais héritiers de Richelieu.

⁵ E. La Châtre, comte de, *Mémoires 1638-1643*, éd. E. de Bussac et P. Dumaih (Clermont-Ferrand : Paleo, 2004), p. 177 et suiv.

⁶ O. Le Febvre d'Ormesson, *Journal*, éd. A. Chérueil, t. 1 (Paris : Imprimerie Impériale), pp. 23-25.

⁷ F. Hildesheimer, *La double mort du roi Louis XIII*, p. 161.

⁸ Cité par L. André, *Michel Le Tellier et l'organisation de l'armée monarchique* (Paris : 1906), p. 93.

Du reste, les « créatures de Richelieu » ne sont généralement pas des souches de dynasties de ministres. Chavigny, un temps avantagé par la disgrâce de Sublet, est éloigné de la cour quelques mois plus tard⁹. On mesure l'importance de ces quelques mois d'intervalle entre la mort de Richelieu et celle de Louis XIII, qui n'est pas seulement la poursuite de la politique de Richelieu par un monarque épuisé, mais bien un tournant politique important.

La disgrâce salvatrice (avril-novembre 1643).

Le 10 avril 1643, à Saint-Germain-en-Laye, Sublet demande son congé et l'obtient dans les heures qui suivent. Il se retire dans sa chambre pour attendre l'ordre, transmis par M. de Guénégaud, « de se retirer à Dangu et de laisser ses deux commis avec la cassette de ses papiers »¹⁰. À minuit, il écrit à Claude Bouthillier : « je n'ai pas pu vous aller faire part de la grâce que j'ai reçue du Roi, Sa Majesté me permettant d'aller prier Dieu pour sa santé dans ma solitude de Dangu »¹¹. À quatre heures du matin, il quitte Saint-Germain¹². Deux jours plus tard, le 12 avril, Sublet écrit de Pontoise à Chavigny : il a sans doute fait halte au carmel de Pontoise, à la fondation duquel son père a contribué, et où sa propre fille est religieuse¹³. Le 14 avril 1643, il arrive à Dangu, et s'installe dans le château qu'il a acheté en 1640.

En quatre jours, Sublet a rompu avec le monde de la Cour. Le départ est rapide et ressemble à une fuite. Or, il n'est en rien menacé par le roi ou par des adversaires politiques, qui ne demandaient que son éviction de la sphère du gouvernement : il s'agirait plutôt d'une réelle volonté de fuir le monde au plus vite, sous le coup de l'aigreur face à la cabale qui l'a évincé, mais aussi peut-être de la volonté de faire une action d'éclat en soulignant par son empressement à la fuir son dégoût de la Cour. On raconte que Sublet a prononcé plusieurs fois une citation des Psaumes « dans un espèce de transport de joie : *Dirupisti, Domine, vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis* »¹⁴. On notera également que le 10 avril 1643 est le vendredi saint, jour particulièrement important dans la spiritualité de Sublet, dont la dévotion est depuis l'enfance tournée vers la contemplation du mystère de la croix et de la résurrection. On mesure ici la

⁹ O. Le Febvre d'Ormesson, *Journal*, p. 93.

¹⁰ O. Le Febvre d'Ormesson, *Journal*, p. 24.

¹¹ BnF, Châtre de Cangé 68, f° 151 : Sublet à Chavigny, Saint-Germain, 10 avril 1643.

¹² O. Le Febvre d'Ormesson, *Journal*, p. 25.

¹³ BnF, Châtre de Cangé 68, f° 152 : Sublet à Chavigny, Pontoise, 12 avril 1643.

¹⁴ J. du Castre d'Auvigny, *La Vie des hommes illustres de la France*. La citation est extraite du livre des Psaumes, pp. 115-116, 16-17.

volonté de faire d'un échec politique une victoire personnelle et spirituelle sur le mal causé par les affaires et les intrigues.

La correspondance de Sublet est alors émaillée de tous les lieux communs que l'on retrouve sous la plume des exilés et des disgraciés : idée de la Cour corruptrice, joie et repos de la solitude, avantages spirituels de la disgrâce. À plusieurs reprises, Sublet écrit à Chavigny que la disgrâce est un bienfait du roi qui a sauvé son âme en l'éloignant de la cour. Ces lettres émouvantes témoignent son état d'esprit :

Je recognois bien mieulx dans le calme du silence et de la solitude que je n'ay pas fait dans le trouble et l'agitation de la cour, vostre bonté et votre generosité, et je vous supplie de croire que sy la chaleur de quelqu'un de mes amys a lasché quelque parole contraire à ceste verité, je la desavoue entiere-ment, car je serois infidele si je doubtois de la sincerité d'une ame qui ayme Dieu et qui s'entretient quelquefois de l'Eternité, comme je scais que vous faites. L'on m'a dit que l'on a voulu entrer en justification pour moy avec le roy, j'en demande pardon à Sa Majesté et desavoue tout ce qui a esté dit, car je scais que devant les rois comme devant Dieu, dont ils sont les images, nous sommes tousjours coupables, aussi m'assuré-je que Sa Majesté aura eu la bonté d'excuser un amy affligé qui ne peult comprendre que celui qu'il plaint soit maintenant plus heureux qu'il n'a jamais esté. Je suis grace à Dieu en une eschole où l'on n'apprend point à murmurer, mais bien à honorer celui que l'on doibt. La douceur y deborde et absorbe ; d'où viendrait l'aigreur et l'amertume, il n'y en aura jamais que contre le peché¹⁵.

D'autres lettres au chancelier Séguier ou à Matthieu Molé, à qui il écrit son soulagement d'avoir quitté le *fascinum negotiorum*¹⁶, le confirment.

Protestant de sa soumission absolue aux volontés du roi et de Dieu, il affirme que son retrait des affaires est pour lui la voie du salut, passant par la pénitence pour les fautes commises contre le roi et contre Dieu, ainsi qu'il s'en ouvre à Chavigny :

L'amitié qu'il vous a pleu me promettre m'asseure que vous emploierés vollontiers vos bons offices près de Sa Majesté pour apaiser l'aigreur que j'apprens qu'elle tesmoigne contre sa creature, qui avoue avoir failly en luy donnant subject de se fascher contre elle, mais qui luy promet d'en faire

¹⁵ BnF, Châte de Cangé 68, f° 153 : Sublet à Chavigny, Dangu, 14 avril 1643.

¹⁶ BnF, Cinq-Cent Colbert 2, f° 379 : Sublet à Matthieu Molé, Dangu, 10 août 1643 : « je suis dans la sollitude où le *fascinum negotiorum* me permet de voir quelquefois plus clair dans la discussion des passions qu'il ne fait à ceulx qu'il possède ». Sublet fait allusion à une querelle entre Matthieu Molé et le maréchal de La Meilleraie, et veut jouer les intermédiaires en adoptant une position moralisatrice.

penitence dans la solitude et d'expier sa faute par les vœux qu'elle fera à Dieu pour la conservation de Sa Majesté le reste de ses jours¹⁷.

À Séguier, il écrit en filant la métaphore biblique du désert :

[...] S'il estoit bienseant à un anachorete de parler beaucoup, j'aurois bien des remerciements à faire à vostre bonté [...]. Je ne vous dis rien du subject de ma retraite, mais une chose vous puis-je confier dans la liberté que donnent les lois de l'amitié, que je vois bien par la suite que Dieu y a travaillé, puisqu'il m'a fait gouter plus de manne et plus de miel depuis que je suis dans ce desert, que je n'avois fait depuis vingt ans [...]¹⁸.

Il est nécessaire de replacer ces lettres dans leur contexte : Sublet est un homme dont l'austérité et la dévotion ont frappé les contemporains. À Paris, il vit dans une maison dont la simplicité étonne. Ses châteaux de Noyers et de Dangu, même s'ils bénéficient d'aménagements et d'embellissements, sont étonnamment sobres. Roland Fréart, son cousin et secrétaire, parle de lui comme d'un « saint courtisan »¹⁹, ce qui fait écho à l'une des problématiques les plus en vogue chez les mémorialistes et épistoliers de ce temps : peut-on être un saint à la Cour ? Comment assurer son salut alors même que le milieu dans lequel on vit est celui du pouvoir et de l'ambition ?

En 1624, le père Caussin rédige *La Cour Sainte* : dans cet ouvrage, il défend la possibilité de faire son salut à la Cour, mais dans les mêmes années, La Mothe Le Vayer évoque la nécessité pour l'homme d'échapper à « l'air contagieux qu'on respire dans la conversation des hommes de ce siècle »²⁰. Une tradition éthique et politique avait ainsi mis en valeur la participation active à la vie publique, dans laquelle la prise de responsabilités publiques pouvait être la forme la plus complète de la moralité. Cependant, les moralistes reviennent sur cette idée : la pensée du XVII^e siècle voit en effet l'émergence d'une attitude de méfiance quant à la possibilité d'une valeur morale de l'expérience du siècle. Cela débouche sur une série d'affirmations et de lieux communs, qui justifient le désengagement politique²¹. Pour Nicolas Goulas, la Cour est pleine d'arri-vistes, il n'y règne que la duplicité, et l'on y renonce à son honneur en

¹⁷ BnF, Châtre de Cangé 68, f° 152 : Sublet à Chavigny, Pontoise, 12 avril 1643.

¹⁸ BnF, f. fr. 6 210, f° 69 : Sublet à Séguier, Dangu, 15 avril 1643.

¹⁹ R. Fréart de Chambray, *Parallèle de l'architecture antique et de la Moderne*, suivi de *L'Idée de la perfection de la peinture*, éd. F. Lemerle-Pauwels et M. Stanic (Paris, 2005), p. 49.

²⁰ A. Couprie, N. Chabert, « 'Courtisianisme' et Christianisme au XVII^e siècle », *XVII^e siècle*, 133 (1981) : 371-498.

²¹ A.-M. Battista, « Morale privée et utilitarisme politique en France au XVII^e siècle », *Staatsräson. Studien zur Geschichte eines politischen Begriffs* : Actes du colloque de Tübingen, 1975 (Berlin : 1975), repris dans *Le Pouvoir de la raison d'État*, dir. D. Reynié et C. Lazzeri (Paris, 1992), pp. 191-230.

recherchant *les* honneurs. Pour trouver son salut, il faut renoncer à la Cour, comme l'on « renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres ». Un peu plus tard, il se trouvera de jeunes gens pleins d'avenir qui refuseront de poursuivre leur carrière pour préférer la solitude, en accord avec leurs convictions jansénistes.

Il faut cependant se méfier des mots : cette rhétorique est bien entendu surtout le fait d'hommes disgraciés (Goulas fait exception), de même que la cour comme lieu de perdition est un lieu commun depuis Tacite²². Sublet est ainsi un « saint courtisan » de par la vertu dont il était habité lorsqu'il était à la Cour, mais aussi et surtout de par la sainteté de sa retraite.

Pour un homme tel que Sublet, personnage austère et vieillissant (il est alors âgé de cinquante-quatre ans), rien d'étonnant à retrouver ces thèmes sous sa plume. Il est, comme beaucoup de ses collègues, épuisé par un travail qui le retient nuit et jour, par les déplacements perpétuels entre Paris, Saint-Germain, Rueil (où demeurait Richelieu) et les divers fronts (Flandre, Catalogne...). Il aspire au retrait du monde afin de se consacrer à son salut, en prévision d'une fin dont il se doute, au vu de son âge, qu'elle approche peut-être. Soumis à une tension entre recherche du salut, dévotion et soumission à une politique (la guerre contre l'Espagne avec pour alliés des protestants) et un mode de vie (celui de la Cour) qui n'est pas le sien, Sublet trouve l'issue dans la fuite. Le fait qu'il mentionne des entretiens qu'il a pu avoir avec Chavigny (de sensibilité jansénisante) sur le sujet du salut et de la grâce montre que ces hommes sont soumis à un questionnement permanent.

En outre, sans faire d'analyse psychologique, il faut rappeler que Sublet a eu sous les yeux l'exemple de son père, qui a fini ses jours, après la mort de son épouse et le mariage de son fils aîné, retiré dans le couvent des chartreux de Paris. L'idée de fuir le monde une bonne fois pour toutes est donc logique pour l'homme.

Désir de solitude et sirènes de la cour (fin 1643 - octobre 1645).

Sublet n'est pas isolé dans sa retraite à Dangu : d'Auvigny raconte qu'on vient visiter le « prodige », qui se drape de la vertu du solitaire. Son retrait du monde, marqué par la soumission aux volontés supérieures, et la construction d'une image d'homme dont la force morale est connue et notoire, est quelque chose de nouveau, qui a pu choquer : en témoignent les allusions grinçantes de Tallemant des Réaux au « jésuite galloche ». Il conserve également des soutiens

²² N. Hepp, « Peut-on être homme de bien à la cour ? Le débat sous Louis XIII », *La cour au miroir des mémorialistes, 1530-1682* : Actes du Colloque du Centre de philologie et de littérature romanes de Strasbourg, 16-18 novembre 1989, dir. N. Hepp (Paris, 1991), pp. 80-90.

importants, restant notamment en contact avec le supérieur général des Jésuites à Rome, qui le console de sa disgrâce, le remercie de ses bontés envers l'Ordre et lui promet le soutien des Jésuites en toute circonstance²³.

Sublet est en contact avec ses anciens collègues, mais ses relations, notamment avec Chavigny, se détériorent rapidement, lorsqu'il prend conscience que ce dernier a joué un rôle dans sa disgrâce, et qu'il le dessert dans l'esprit du roi. Se donnant le beau rôle de la victime, il se justifie à plusieurs reprises pour ses actions. Les rancœurs font alors surface, et augmentent lorsque Sublet décide de tenter sa chance auprès d'Anne d'Autriche, après la mort de Louis XIII.

À la fin de l'année 1643, Sublet est en effet de retour à Paris, visite ses amis et est reçu partout²⁴. On le voit arpenter l'antichambre de Mazarin, qui semble au début bien disposé en sa faveur. Les intentions de Sublet sont peu claires : s'il refuse de donner sa démission pour la charge de secrétaire d'État de la guerre, il n'en exerce plus les fonctions depuis le 10 avril 1643. En revanche, il a conservé l'exercice de ses fonctions de surintendant des Bâtiments, et de capitaine et concierge du château de Fontainebleau. Il a, dit-on, pu être tenté de prendre l'habit ecclésiastique et de se faire donner un évêché, peut-être celui de Rouen. Son empressement à revenir en grâce ne lui attire pas les faveurs, tant son attitude contraste avec celle qu'il avait adoptée au moment de son premier retrait. Un mémoire évoque les soupçons qui naissent à son sujet :

Le roi decedda [...] ce qui causa un grand changement dans les affaires : tous ceux qui avoient esté esloignés [...] ou s'estoient retirés demanderent et obtinrent leur restablissement, le sieur de Noyers escrivit à la reyne régente et à Monsieur le cardinal Mazarin sur ce sujet et [...] vint à Paris, et de parolles comme il avoit desja fait par escrit, donna des assurances du desir qu'il avoit de continuer son terme.

Quelques-uns luy presenterent qu'ayant tousjours tesmoigné beaucoup de devotion et d'affection pour la solitude, l'on s'estonnoit qu'il vouloit s'embarquer tout de nouveau avec des gens dont il n'estoit pas asseuré, et que ce qui sembloit fort estrange estoit la protestation qu'il avoit faite en se retirant de ne se plus mesler d'affaires. Il respondit à cela que la devotion estoit partout où l'on servoit Dieu, et que la vraie solitude se rencontroit dans le plus grand embarras des affaires, quand l'on ne s'y attachoit point par inclination, et qu'ainsy il ne changeoit point de desseing. Pour ce qui est de la protestation qu'il avoit faite de ne plus servir, il avoit entendu du regne du roi

²³ R. Bireley, *The Jesuits and the Thirty Years War* (Cambridge : Cambridge University Press, 2003), p. 263.

²⁴ En témoignage le *Journal* d'Olivier Le Febvre d'Ormesson.

Louis XIII, lequel estant decedé, il pouvoit sans enfreindre sa parole servir le roi Louis XIV son fils.

Cette explication ne lui concilia pas la bienveillance des nouveaux ministres. Au contraire, il se deffierent que son empressement pour rentrer dans les affaires d'Estat n'estoit que pour s'en rendre le maistre, ce fut pourquoy ils ne luy donnerent aucune esperance de restablissement, et persevererent a luy demander sa desmission [...] ²⁵.

Sublet de Noyers semble alors se livrer à une casuistique controuvée afin de revenir en grâce. Il fait du reste « monter les enchères » : refusant les propositions de rachat de sa charge par Le Tellier moyennant 100 000 livres, il écarte aussi les offres, supérieures, de Mazarin. Progressivement, du reste, Mazarin se désintéresse de son cas, refusant de le recevoir pour négocier les conditions d'une démission contre avantages. Le Febvre d'Ormesson se fait d'ailleurs l'écho d'une opinion choquée par la manière dont Sublet est cavalièrement traité ²⁶.

La disgrâce de Sublet de Noyers est ainsi une disgrâce en demi-teinte. Anne d'Autriche éprouve une certaine sympathie pour l'homme qui, dit-on, a tenté de peser en sa faveur pour l'obtention de la régence à la fin de 1642 ²⁷. En effet, la régente accepte ses services et lui confie en particulier le soin de s'occuper des travaux pour ses appartements à Fontainebleau. C'est ainsi que Sublet a souhaité se rapprocher de la Cour, comme il l'explique à Molé :

je tiendray à grand honneur d'y servir la royne et [...] je ne m'y appliqueray pas avec moins de soing et de plaisir que s'il y alloit des plus grands affaires de l'Estat, aiant tousjours esté persuadé que c'est la vollonté du maistre qui donne le prix et la valeur aux employs. Trois lignes de la Reine me feront prendre la truelle et aller avec joie executer ses nobles desseings touchant la seppulture du feu roy, et la continuation des bastiments du Louvre, m'assurant que Son Eminence qui aime et cognoist les belles choses nous fera donner vollontiers et l'autorité et les moiens pour devancer tout ce qui a esté faict de plus beau jusques icy ²⁸.

²⁵ Pour la charge de secrétaire d'État. BnF, f. fr. 18236, f° 510-511.

²⁶ O. Le Febvre d'Ormesson, *Journal*, 122, 6 novembre 1643.

²⁷ L'anecdote est racontée par Nicolas Goulas : « (Louis XIII) tomba malade [...], et [...] l'on eut beaucoup de peyne à le remettre. Les ministres alors, c'est-à-dire le cardinal Mazarin, et Messieurs de Chavigny et de Noyers, confidents du feu cardinal de Richelieu, songerent tout de bon à obliger la reyne, et afin qu'elle oubliast tout le passé, ils lui promirent de la faire desclarer regente. Noyers, qui chassoit à part, l'entreprit et se servit du confesseur du roy [...] Il n'en fallut pas davantage pour gaster l'affaire, le roy ne voulant ny regente, ny regent, mais un conseil [...] ».

²⁸ BnF, Cinq-Cent Colbert 2, f° 395 : Sublet à Matthieu Molé, Dangu, 19 septembre 1643.

Il réside à Paris, et il exerce ses fonctions de surintendant des Bâtiments et de capitaine et concierge de Fontainebleau, avec une pleine liberté, disposant de tous les moyens qu'il souhaite, pendant toute l'année 1644²⁹. Il va de soi que ces occupations sont bien éloignées de la puissance que lui conférerait celle de secrétaire d'État de la guerre, mais elles ne sont pas négligeables.

Cependant, les soutiens de Sublet s'effondrent progressivement. Alors qu'on lui supposait le puissant appui des Séguier, en la personne de Jeanne, supérieure du carmel de Pontoise, et de son frère le chancelier Pierre Séguier, ce dernier se désintéresse du sort de Sublet, et refuse en particulier de signer toutes ses dépêches. Les Condé, dont il a été le client et l'appui au Conseil du roi, ne manifestent pas l'intention de l'aider à revenir dans ses fonctions de secrétaire d'État.

Quant au puissant soutien d'une frange de l'Église et des dévots de toute sorte, il convient de s'en méfier. Si, à la fin de l'année 1643, Grotius insinue que « *favet ei ecclesiasticorum, sed magis monachorum praecipue Jesuitarum ordo* »³⁰, il a cependant été démontré que le parti dévot tant invoqué est bien plus un mythe politique qu'un groupe constitué³¹. Si la puissance et les soutiens supposés de Sublet ont pu effrayer après la mort de Richelieu, ils se sont très rapidement délités – à supposer qu'ils aient existé.

Cette disgrâce en demi-teinte ne dure cependant pas. Au début de l'année 1645, la régente et Mazarin se lassent des revendications de Sublet, et lui signifient une fin de non-recevoir. Sublet repart alors pour Dangu, accompagné de quelques amis et parents très proches. Il s'agit là d'un vrai retrait du monde : il ne reçoit plus, et ne correspond quasiment plus avec ceux qui appartiennent aux sphères du pouvoir. Selon son cousin Roland Fréart, il se tourne quasi exclusivement à des activités spirituelles, notamment en rédigeant une série de commentaires sur la Bible. Il participe également à la rédaction du livre de Roland Fréart, le *Parallèle de l'architecture antique avec la Moderne*. Sublet « se laisse mourir à petit bruit » selon Jacques Dupuy, et meurt après une courte maladie le 20 octobre 1645, après avoir reçu *in articulo mortis* l'habit de jésuite. Il est enterré le 14 novembre au Noviciat des Jésuites qu'il a fait construire à Paris, et demande expressément l'anonymat pour sa tombe, marquant ainsi sa volonté de s'enfermer dans le refus du monde.

²⁹ J.-P. Samoyault, C. Samoyault-Verlet, « Sublet de Noyers au service d'Anne d'Autriche. Les appartements de la reine à Fontainebleau en 1644 », *Objets d'art. Mélanges en l'honneur de Daniel Alcouffe* (Paris : 2004).

³⁰ J. Mazarin, *Lettres*, vol. II, ed. Adolphe Chéruel et Georges d'Avenel (Paris : Imprimerie nationale, 1872-1906), pp. 392-393, n. 2.

³¹ O. Poncet, A. Tallon, « Dévots et politique au XVII^e siècle, bulletin critique », *Revue d'histoire de l'Église de France*, t. 88, n° 220 (2002).

La disgrâce de Sublet de Noyers n'est pas un non-événement. Du point de vue de la stratégie militaire à l'échelle du royaume, rien n'est changé. En revanche, la série de remaniements parmi les cadres de l'armée montre qu'il s'agit d'un événement à la portée politique importante. L'emprisonnement (temporaire) du sieur de Dorée, parent de Sublet et intendant dans les armées, ainsi que le procès du maréchal de La Mothe-Houdancourt³², permettent de souligner que la disgrâce de Sublet de Noyers est un acte politique voulu sciemment par Louis XIII, désireux d'organiser sa succession, et entériné par Anne d'Autriche et Mazarin. Si les inimitiés personnelles et les cabales de cour jouent leur rôle, il s'agit surtout de liquider l'héritage de Richelieu incarné après la mort de ce dernier par Sublet, et de rejeter la soumission de la sphère politique à la sphère spirituelle.

La disgrâce n'est ainsi pas une simple « mise sur la touche ». Elle témoigne d'un changement social et politique. Elle indique aussi la nécessité, pour l'historien, de se méfier de la notion de réseau, et du soutien que ce dernier est censé apporter à l'homme. L'exemple de Sublet montre que ses prétendus puissants appuis ne se sont en rien mobilisés pour lui éviter la disgrâce. Le réseau social est ainsi une forme historique qu'il convient de manier prudemment.

Pour en revenir au sujet des mondes à part, peut-on dire que Sublet est un « homme à part » ? Son intransigeance morale et spirituelle est une nouveauté. Sa volonté de se maintenir à une place modeste, trop modeste pour la fonction qu'il occupe (même si ce n'est pas l'ambition qui lui manque), est en décalage par rapport à la société politique des années 1640. L'idéal dévot et politique du personnage appartient résolument au passé, tandis que son austérité et son aspiration à la fuite du monde sont des éléments de modernité.

Enfin, la disgrâce est-elle un monde à part ? L'exemple de Sublet montre qu'elle est surtout une zone grise de la société, mal connue, dont les contours sont mouvants. Le disgracié est censé être loin de la cour, mais il demeure dans son orbite, sans jamais vraiment s'éloigner – sauf quand l'échec social est patent et définitif. Il reste alors à rendre compte de l'impalpable, du rôle des consciences, de la douloureuse tension entre aspirations spirituelles et irrésistible tropisme du pouvoir politique.

³² L. André, « Le maréchal de La Mothe-Houdancourt (son procès, sa rébellion, sa fin) », *Revue d'histoire moderne*, 12 (1937).